

« A la douloureuse lumière des grands lampadaires  
électriques de l'usine  
J'ai la fièvre et j'écris.  
J'écris en grinçant des dents, fauve pour cette beauté-  
là\* . »

\*Pessoa Ode triomphale

Phrases partout de métal et de bois

Attendant ma venue et que je les réveille

J'avance dans le capharnaüm

cafard à homme  
phare

J'avance et je déplie la machinerie de ma langue

Depuis le boulevard de l'industrie jusqu'à la petite croix bleue au sol



Qui me fait signe simplement qu'il y a du signe en attente  
Et que ça va brasser tant il y a de narrations possibles  
(Dans la notation de la notation.)

Et que dans ce lieu improbable bien peu habile à parler de lui  
A parler en nous de lui

( sauf à déclencher quelque chose qui attendait  
en nous  
d'être mis en monde)

et donc de refaire à chaque fois partout  
l'expérience de l'écriture

qui n'est toujours que constat d'humanité partagée.

Phrases partout de miel et de fer

Les vagues de métal restent accrochées au portail

J'avance dans l'océan démonté

J'avance et je suis un phare pour moi qui ne suis rien  
Que celui qui vient du boulevard de l'industrie jusqu'à la petite croix bleue au sol

Que je prends en photo pour accrocher comme une preuve de présence  
Au filet de la page

Mais je ne viens pas seul déjà je viens avec tous ceux qui me liront  
Qui me précèdent dans ce que j'écrirai.

Dans l'anse du pré de la présence  
je plie, déplie, replie et re-déplie l'Usine  
Qui, dans la bouche, a un goût de métal et de bois chauffé par les machines.

Il ne me reste que quelques pas pour accéder au saint des saints le saint dessin  
Au temple de mes quatre jours où une infime partie de ma vie va brûler  
De ce qu'elle saura accueillir  
Et rien que de cela.



Donc je me mets en état d'ouvrir la porte du bar  
cantine (que je rebaptise *barquantine* pour les  
besoins de la suite) mais en fait j'entre dans  
l'antre par une porte dérobée.

J'entre mais je ne reste pas. Je pars aussitôt.

#### **la cantine**

La cantine de l'Usine reste un lieu  
fondamental qui gardera son âme  
et offre ici un bel espace,  
une terrasse et même une cheminée.



Je ne suis pas parti mais c'est tout comme.

Tout ce qui pouvait me donner à écrire s'est dérobé  
Je suis devenu l'analphabète du lieu.

Je prends mon élan dans quelques visages  
Et dans quelques paroles (Pheraille  
Le regard et la voix  
Tendus  
A cisailer  
Tout ce que je vais dire  
Qui ne soit pas nécessaire  
Une densité d'énergie silencieuse  
Enfoncée dans le regard)

Phrases partout jonchant le sol  
En pièces détachées.

### **En Filaments de langue**

Le cheval de métal ...tit scooter matériel pour brûler bruits  
Bric-à-brac bric-à-brac des machines pour le spectacle de la rue des containers  
bennes lustres bouteilles de gaz S'INTERROGER SUR LE LIEN ENTRE

ECRITURE ET ARTS DE LA RUE ce qu'il y a d'écrit une échelle au sol  
écrit : un train peut en cacher un autre partout

des armatures de métal des bidons des sortes de fraises des bouteilles

d'acétylène ou d'hydrogène j'en sais trop rien Il faudrait que le pont nous  
soulève bien  
haut Et nous déplace vers nous-mêmes aux prises avec  
le lieu énigmatique.

métal rouillé beaucoup de métal rouillé l'impression que quelque chose a été détruit

des panneaux locomotive du bois des tiroirs en métal toujours  
l'impression d'être chez un casseur

une CASSE Où il y a de l'énigme il y a de l'écrit en  
attente.

Une casse d'imprimerie en attente

une femme en métal hottentote à l'intérieur la même comme c'est curieux

toujours des trucs pour faire brûler les châtaignes bric-à-brac





Il y a comme un livre en pièces détachées qui gît dans la cour

Des monceaux de morceaux de mots morceaux

Un lexique épuisé de pièces rouillées

Dont j'ignore et le nom et la fonction

Quelque chose a été démonté

Quelque chose attend d'être remonté

Ici est un lieu de passage et d'attente.

Il s'y fabrique quelque chose qui a à voir avec les arts de la rue.

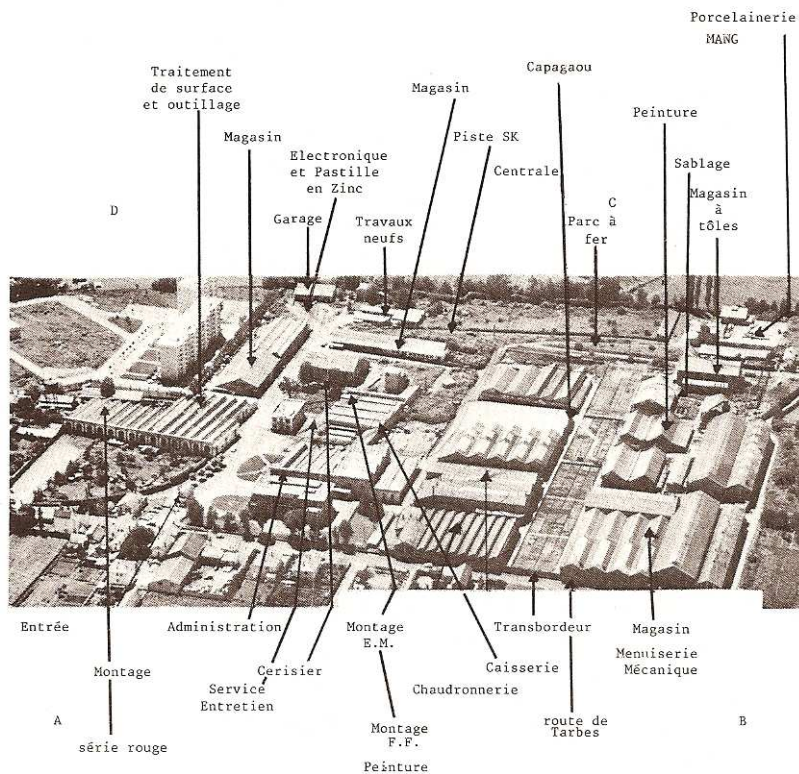
Un peu plus loin un cheval en métal attend à côté d'une caravane

Le monde est forain mais reste immobile.

Une statue de femme callipyge et son double de chair dans l'embrasure de la porte

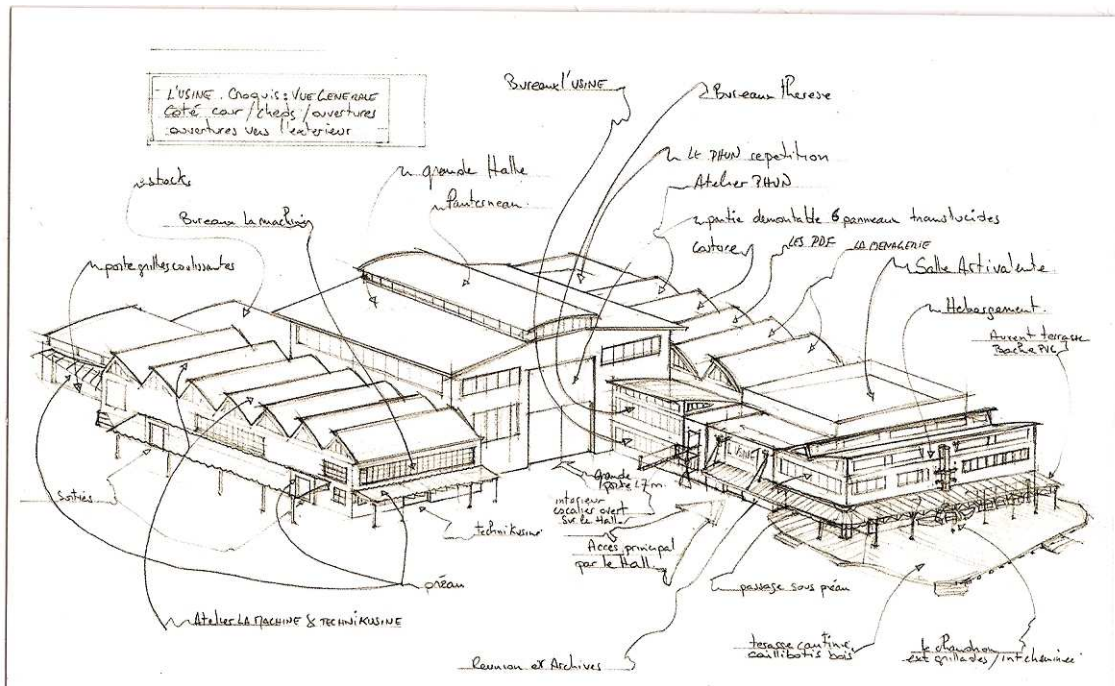
## Et il y a de l'usine

- « Ici c'est la route de Tarbes. Là c'est le transbordeur.  
« Ici y a un grand atelier, c'est le montage des wagons, ferronnerie. Le Bas. Le F. F. (Fer et Froid).  
« Dans cette usine, je vous l'ai déjà dit, y a un haut et un bas. Non, ce n'est pas le transbordeur qui fait la limite.  
« Ici on avait la conciergerie.  
« L'entrée de la menuiserie qui allait jusque-là.  
« Ici, y avait le vernissage. Ici c'était la menuiserie, ponçage. La finition avec les établis.  
« Ici, en bordure y avait le Capagaou : le canal sous l'atelier de la menuiserie.  
« Toutes les courroies étaient souterraines : y avait un très gros moteur : 250 chevaux. Toutes les machines étaient branchées sur ce moteur. C'étaient des poulies quoi ! On branchait ça, la poulie folle, la poulie d'entraînement. Les copeaux, ils étaient plus ou moins aspirés. Tout le temps, ça tombait au fond. Parfois y avait des frottements. Ça chauffait. Combien de fois. Menuiserie Mécanique...  
« Ici devant, y avait le vestiaire. Ici, y avait chez le Lion. Là, ils faisaient tous les prototypes pour le montage des pièces de wagons. Un petit atelier de prototypes.



Je n'ai pu résister à l'envie de mettre en regard le plan de l'Usine Soulé à Bagnères de Bigorre  
Que j'avais longuement visité  
pour écrire un livre sur la mémoire ouvrière.

et il y aurait de l'usine.



Je répète mon entrée avec un poème de Pierre Reverdy extrait de Ferraille in Main d'œuvre

## CASCADE

« A la rencontre des froids silences  
A la rencontre des regards détournés  
Brusquement  
Devant la perspective semée d'obstacles  
Parcourue des rivières abandonnées dans le métal  
Sous les arbres froissés qui tombent de tes mains  
Sous l'odeur des plantes mutilées qui bordent le chemin  
Tout est froid dans le cœur  
La tête embusquée dans les sillons troubles de la discorde. »

J'entre et j'ente.



**la halle de fabrication**

Dotée d'une grande halle flanquée d'ateliers, la nouvelle Usine de Tournefeuille ressemble à une usine à l'ancienne, avec de nombreux clins d'œil à l'architecture industrielle. Avec près de dix mètres à l'encolure, on y ferait tenir sans peine un éléphant ! et le faite du bâtiment-atelier culmine à plus de seize mètres ; hauteur et surface ont donc largement triplé par rapport aux espaces de travail disponibles à l'Usine d'autrefois.

Telle

qu'elle est en lambeaux dans ma mémoire

Les usines de mon père ouvrier

La petite, où il travaillait le métal (il fabriquait des persiennes)

Le réveil en mémoire se fait avec l'odeur particulière du métal travaillé  
( il y manque cependant le lait qui coulait de la foreuse sur le métal)

La grande où il travaillait seul à broyer du quartz pour obtenir du feldspath

( il y conduisait un « *dérupé* »)ici aussi il y a des machines qui servent à transporter –Manitou ?)

Voilà comment se fit l'entrée dans ce nouveau territoire de l'art.

Puis  
et de suite s'engouffre le vide  
Comme indiqué sur le plan d'évacuation

Vous êtes sur le seuil  
Le seuil c'est une vieille histoire à Tournefeuille  
Pour fêter le passage à l'an deux mille, seuil ultime.

Tout aussi bien de loin cela a l'air d'une usine (je la voyais de loin et n'arrivais pas à trouver le chemin qui y conduirait)

Par ailleurs le nom vient d'ailleurs d'un autre lieu.

Ici n'est que la reconstruction neuve d'une autre usine qui existait ailleurs.

J'ai longtemps tourné autour et à l'intérieur aussi je tourne, je rôde, je cherche des entrées pour mon écriture

Une écriture qui serait utile (outile)

Je croise quelques personnes des ouvriers d'ailleurs venus mettre des pièges à sons sur les gaines de chauffage ( moi, c'est pareil pour les pièges)

Ce jour-là l'*animatoire* c'était ça.

Certains se sentiront piégés.

Et toujours le poids au-dessus de nous de la répétition.



(vu de l'appartement et de l'intérieur de soi)

Il y a des arbres en pots pliés sous la pluie (parfois cela arrange que les deux mots complétés soient au masculin pour éviter de choisir)

Une vieille roulotte habitée

Une multitude de ferraille

Un bananier nain

Des chaises en plastique

Une piscine recouverte d'une bâche

Des meubles en teck sur la terrasse

Un seau rempli d'eau de pluie

Un escalier monumental en métal (celui de l'extérieur venu en surimpression)

Aucun oiseau

Un labrador

Des pizzas à la cantine

Des chaises jaunes de jardin

Une maison au loin avec des volets bleus

Un bout de la façade qui n'a pas été peint

Une roue en métal qui coince la porte de la cantine

Des personnes que je ne connais pas à qui je parle

Des personnes que je ne connais pas à qui je parle  
Des personnes que je ne connais pas à qui je parle  
Des personnes que je ne connais pas à qui je parle  
Des personnes que je ne connais pas à qui je ne parle pas  
Des personnes que je ne connais pas qui me parlent  
Des personnes que je ne connais pas qui me parlent  
Des personnes que je ne connais pas qui me parlent  
Des personnes que je ne connais pas qui me parlent  
Des personnes que je ne connais pas qui ne me parlent pas.

Avant n'était qu'une répétition

( ainsi donc ici ne serait que le temple de la  
répétition

répéter devient alors un mot très fort  
et comme la malédiction du spectacle et du  
lieu.)

En fait je ne sais pas où mettre ces fragments mais je ne veux pas non plus m'en  
séparer. Ce que j'aimerais c'est qu'ils se baladent dans tout le texte de façon  
aléatoire, apparaissant de ci de là., comme les gens qui travaillent ici, sans qu'on  
sache trop ce qu'ils fabriquent vraiment.

Un flottement généralisé pour mener à bien la mission de continuer la narration.

De longs récits inaboutis s'échangeraient dans les regards.

Une ode s'alimentant de tout ce qui descend l'escalier sonore

Installerait sa machinerie.

Alors que dans les caravanes au dehors se prépare le long voyage de vivre.

C'est à ce moment que surgissent les visages des gens d'ici.

Dans leur sillage le sac lumineux de leur présence

Accoudés au comptoir, assis sur la petite estrade encoignée

Qui protège du trou par lequel nous nous engouffrerions tous

Dans la chute. Tandis que dans la salle de couture les habits



Il y a en permanence

le désir de métaphores à partir de l'Usine

Mais l'Usine aussi est une métaphore

qui ne renvoie qu'à elle

Engloutit tout dans son insert,

brûle ce qui s'écrit sous elle.

Et toujours le poids au-dedans de nous de la répétition.

C'est donc qu'il faut entrer autrement.

Pour ne pas

Ne pas tout ce qui a été écrit depuis le début

Non pas parce que

Mais

Une autre tenue est nécessaire une autre tendue

Changer de posture

Recommencer.

Or il y eut la nuit de l'écriture. La petite nuit débuta à la  
« Barquantine » par un apéritif. Histoire de se familiariser aux coutumes du  
lieu. Ensuite nous (les auteurs/animateurs d'atelier –les contremaîtres?-)

prîmes nos groupes respectifs et allâmes dans l'espace à nous impartie précédé d'une visite commentée sans trop de commentaires. Ici la ménagerie, là la salle des machines, de ce côté les petites d'en face, de l'autre le Phun.

J'avais demandé aux gens de l'atelier de picorer de-ci de-là des mots. Autant dire s'ouvrait un lexique monumental qui nous précipita dans un sentiment d'écrasement, qui, certes, n'était pas voulu, quoique la perversité sans limite qui gouverne l'acte de faire écrire les autres en soit bien capable.

A peine installés dans la salle à nous impartie (celle du Phun et grand merci à eux) je distribuai des feuilles non vierges contenant une série de petits carrés/rectangles (que j'appelle aussi bandes d'écriture) dans lesquelles il fallait simplement inscrire des mots (un par carré) collectés lors de la visite. Il m'a toujours paru important dans cette étrange dialectique du même et de l'autre qui se met en jeu à chaque fois qu'il s'écrit ensemble en atelier, d'avoir un élément en commun. Pas seulement les mots mais aussi le cadre dans lequel ils apparaissent. Sorte de pré-formatage qui, mine de rien, construit déjà la phrase, le paragraphe. Chaque personne choisissait deux mots. Commençait alors un logo-rallye énergique consistant à lancer le flux d'écriture à partir d'un premier mot (donné par un participant) puis d'instiller à un rythme soutenu de nouveaux mots devant impérativement s'inclure dans le flux d'écriture en cours (entendez bien que je dis flux et non récit ou histoire ce que je faisais habituellement et dont je me suis heureusement débarrassé). Après épuisement du lexique : lecture. Toujours plaisir.

J'avais aussi au préalable pris du lieu des photos ; en avais choisi certaines (neuf) afin de construire une page d'épreuves. Mais en fait, j'ai découpé les photos et les ai mises dans une enveloppe fermée. Comme si le lieu les envoyait lui-même. A partir de ces photos, construire un récit (là oui !). Lecture etc.

Au bout de deux heures retour à la Barquantine pour un repas convivial avec tous les participants et quelques habitants de l'Usine. Après le repas, les ateliers étaient libres d'accès : pas besoin de se coltiner encore son contremaître.

Il y aura une autre visite par petit groupe de chaque ville. D'abord parce que tout le monde n'avait pu venir à cette « nuitette » d'écriture. Ensuite parce qu'en plus d'écrire à partir de ce lieu il fallait écrire à partir de cette étrange objet qui se nomme « écriture des arts de la rue ».

Vous devez vous douter que cette double contrainte m'a particulièrement occupé pendant tout le temps où je séjournais dans les coulisses du spectacle. Je me devais d'y trouver une réponse appropriée susceptible de se métamorphoser en dispositifs d'écriture pour les ateliers à venir et c'est ici que je dois faire intervenir ma rencontre avec le Petit Théâtre de pain.

Phrases partout de miel et de ciel

Attendant ma venue et que je les entende

J'avance dans le capharnaüm de la troupe

J'avance et j'écoute la machinerie de leur langue

Dans la salle d'*Artivalence* où la répétition se joue une nouvelle fois

Qui me fait signe simplement qu'il y a du signe en attente

Et que ça va brasser tant il y a de narrations possibles

(Dans la natation de la notation.)

Et que dans ce lieu improbable bien peu habile à parler de lui

Des corps se mettent à parler

et donc de refaire à chaque fois partout

l'expérience de la parole et de son va et vient avec l'écriture

qui n'est toujours que constat d'humanité partagée.

Ici quelqu'une à chaque fois souffle le texte.

Phrases partout de miel et de fer dans l'autre chantier en marche

Les vagues de paroles restent accrochées aux pendrillons

J'avance dans le chantier magique

Dans l'anse du pré de la présence

je plie, déplie, replie et re-déplie ce que j'entends

et que je livre en vrac pour garder dans la bouche le goût de l'inachevé.

## Filaments de langue

Petit théâtre de pain 15 ans Théâtre itinérant Théâtre populaire TRACES  
(fragments) Fantômes

à jouer dedans comme dehors texte réaliste (à décaler)

être dans la rue avec du texte espèce de chantier disposition proche avec le public

structure pour implanter l'espace théâtral mélanger dehors dedans

différents décors pour différents fragments

### CE MATIN JE SUIS ALLE DANS LA RUE AVEC DU TEXTE

quête d'un personnage démolition d'un immeuble

7 parcours vus en plusieurs fragments principes des vignettes de BD

Des choses qui se dégagent BASCULER

qui font écho rapport au temps écriture non chronologique

quartier hôpital appartement supermarché maison de retraite

TRA(N)C(H)ES

Bobines au fil dévidé filin Jean-Christophe: "Ca fait des années qu'on m'a pas  
appelé ainsi. C'est ma mère qui m'appelle comme ça quand elle veut m'engueuler."

La Visseuse. DONC

ON Y VA

Envisager une structure autonome Est-ce que c'est quelque chose à intégrer dès  
maintenant à la scénographie? Pendrillons Profondeur du champ

Scène qui s'inscrit dans un ensemble mais chose ciblée par appartement Le DEBUT

Travailler à l'économie des gestes sur la familiarité bonnes relations de  
voisinage TROUVER SON AUTONOMIE toux accordéon

CA Y EST J'SUIS VIREE le masque vient du dedans

Assis en regardant des lampes à pétrole qu'il se met à lustrer. Armée de Napoléon.

-Dis-donc c'est vide ici!

-Ta femme est là?

- Ah! Je vois! Désolée!

( Hé! Je suis désolée) (j'ai) 55 questionnaires à remplir

En une semaine

L'avenir des boureaux ( boulots?)c'est aussi avec vous.

De répondre

D'y répondre

-Quoi mais c'est toi qui as tout pêté?

-Ah! Mais Bravo!

MERDE

- Ca se comprend qu'elle soit partie ta femme?

Tu sais mon job

~~Avant que~~ j'ai pas eu le temps de réfléchir

Mais pourquoi que tu picoles comme ça!

On la revit.

A vous comédiens de trouver ensemble!

POUR OUVRIR CA PASSE AUSSI PAR LE CORPS

DONNER DE LA CHAIR A LA SITUATION ET AUSSI AU TEXTE

Chère Fafiote

Je dois en un premier temps m'excuser de ne pas être resté après la « sortie d'Usine » de Traces. Car j'avais envie de ne pas réagir à chaud mais de laisser ces « traces » travailler dans la mémoire par curiosité de savoir ce qu'il en adviendrait.

Les premières images qui me viennent sont des images de mouvement, de rythmes ; le rendu du chantier, extérieur et intérieur, l'imbrication suggérée de ces deux espaces installe une machinerie qui fonctionne à

merveille. Cette dynamique de construction/déconstruction amène énormément aux fragments en devenir auxquels j'ai pu assister.

La scène de Boucle d'or est particulièrement bien aboutie (avoir fait passer l'épisode de la Rollex plus loin au chevet du mourant allège du côté trop « réel »). Car toute la gageure est là : travailler sur du « réel » ou du « réaliste » comme on voudra mais le décaler suffisamment pour en faire « autre chose » qui, là, s'appelle « théâtre », ailleurs, sur la page, « poésie ». Dans cet esprit la scène entre la maman de la jeune fille fan de Laurie et l'assistante sociale (j'imagine que c'en est une) vue sous deux angles différents (comme au cinéma) m'a aussi beaucoup plu. Le fait que cela ne se répète pas aussi.

Je reste sur ma faim avec la première scène entre l'alcoolique et la maman de la fan de Laurie. Il me semble par ailleurs que cette « armée de Napoléon » qui pourrait être la métaphore du groupe (mais une armée d'après ou pendant le passage de la Bérésina) ne donne pas (dans la suite) ce que dans mon imagination je voyais.

Mais là est la limite de ma parole, parce que ce que j'ai appris, tout au moins dans ce « je » le « moi » qui écrit, c'est la limite de l'écriture dès lors que le corps rentre en jeu. D'autres écritures surviennent alors (musique, lumière, changement à vue des décors) qui en font la signature théâtrale.

A cela s'ajoutent une économie de moyens dont l'efficacité sonne juste ( la scène tendue entre la mère (l'assistante sociale) et la fille où le conflit démarre au quart de tout) des comédiennes et comédiens excellents, et une mise en scène intelligente et fine.

J'ai donc eu un grand plaisir à suivre ce bout de chemin avec vous. Cela m'a permis de vivre un peu ce qui est une des raisons d'être de l'usine : l'accueil de compagnies en résidence. Mais aussi de vivre le difficile d'une écriture en devenir elle-même (la mienne pour ma propre résidence) et d'en pointer les limites, dès lors qu'elle imagine faire d'un petit bout de quotidien un universel.

Amitiés à tout le groupe. Merveilleuse année pour vous.

**Philippe Berthaut**

*Résidence de la boutique d'écriture du Grand Toulouse*

*Novembre-décembre 2008 à L'Usine*